

पुरुष एवेदं सर्वं यद्वृत्तं यच्च भाव्यम् ।

उतामृतत्वस्येशानो यदन्नेनातिरोहति ॥ २ ॥<sup>(1)</sup>

dhara, dans son Commentaire, donne de ces deux lignes la même interprétation que Sâyaṇa de la première stance de l'hymne védique, et il s'attache à montrer que les expressions du Bhāgavata reviennent exactement à celles du Vēda. Ainsi, le terme de *vitasti* (le plus petit empan), qui déjà au livre I, ch. v, st. 20, est remplacé par son synonyme *prādēṣa*, répond au *daṣāṅgula* du Vēda; Çrīdhara ajoute ensuite : « Après avoir rempli complètement la hauteur d'un empan, il subsiste [encore au delà]; par là le texte indique, non la mesure de Puruṣa, mais ce fait qu'il dépasse [cette mesure]. » Cette figure est, du reste, familière aux diverses écoles indiennes, et on connaît la description que les Vēdāntistes donnent de la cavité ou du lotus du cœur, qu'ils placent dans le ventricule droit, et qu'ils regardent comme le siège de l'Esprit suprême individualisé dans l'homme. Voyez les passages traduits par Colebrooke (*Misc. Essays*, t. I, p. 344 et 345), et surtout les curieux textes cités par Fr. Windischmann (*Sāncara*, pag. 160, 161 et 162). Les Sāṃkhya admettent aussi que le corps subtil est de la hauteur du pouce, et ils citent un texte des Vēdas que rapporte M. Wilson, dans son commentaire sur les Sāṃkhya Kārikās (p. 135). J'observe, en ce qui touche au mètre, qu'il faut résoudre en deux mots वृत्त्वा अत्यति, ou, en conservant la fusion euphonique de ces deux mots, opérer la résolution sur le verbe अतिअतिष्ठत्, ou encore, comme font les Brāhmanes, अतियतिष्ठत्. Colebrooke (*Miscell. Essays*, t. II, p. 153, note) et Lassen (*Anthol. sanscr.* p. 108) ont déjà proposé cette dernière méthode; mais

depuis, Rosen dans ses notes sur le Rīgvēda (p. VII), et le Dr A. Kuhn (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenland.* t. III, p. 78 sqq.), ont étendu et précisé cette remarque, en montrant que le Saṃdhi des voyelles n'était pas encore, à l'époque des hymnes védiques, aussi général ni aussi obligatoire qu'il l'est devenu depuis dans la langue classique, et qu'ainsi deux voyelles semblables (comme dans वृत्त्वा अति) peuvent rester désunies sans se confondre (Kuhn, *Zeitschrift*, etc. t. III, p. 79), et qu'il en est de même des voyelles *i* et *u* devant une voyelle dissemblable, ce qui explique la résolution possible de la semi-voyelle *y*, dans अत्यतिष्ठत्. (*Ibid.* p. 79 et 80.) Le Yadjurvēda lit ici सर्वतस्पृत्त्वा. Colebrooke, qui avait traduit cet hymne à une époque où il n'était pas aussi familiarisé avec la littérature des Vēdas qu'il l'a été depuis, a eu occasion de revenir sur quelques-unes des incorrections de sa version (*Miscell. Essays*, t. I, p. 309), et il a notamment rectifié celle de la stance même sur laquelle porte la présente note. (*Ibid.* pag. 343, note.) Je remarquerai ici une fois pour toutes que quand je me suis éloigné du sens adopté par Colebrooke, je m'y suis cru autorisé par le commentaire de Sâyaṇa. Malheureusement, la seule partie que je possède de cette glose précieuse est si manifestement incorrecte, que je n'ai pu souvent en découvrir le sens que par conjecture, et que je n'en ai pas toujours fait, dans les notes qui vont suivre, un aussi fréquent usage que je l'aurais désiré.

<sup>1</sup> La première ligne de cette stance est la première de la stance 15 du chapitre VI du Bhāgavata; la rédaction de notre poème